

Correspondance littéraire, philosophique et critique,
revue sur les textes originaux comprenant ... les fragments supprimés en 1813 par la censure,
les parties inédites conservées à la bibliothèque ducal de Gotha et à l' Arsenal de Paris,
par Grimm, Diderot, Raynal, Meister, etc.

Tome onzième

Juin 1775.

p. 86-89.

p. 86.

- M. le maréchal duc de Duras, ayant été élu par MM. de l'Académie française à la place de M. de Belloy, y vint prendre séance le lundi 15 mai. Son discours respire cette simplicité modeste et noble qui tient peut-être également à l'usage du grand monde et au tact d'un goût sévère mais sûr. La réponse que lui fit M. le comte de Buffon est aussi digne de l'Aristote de la France que celle qu'il fit dernièrement à M. de Chastellux l'était peu. Il sera difficile cependant aux dévots de l'antiquité de lui pardonner la légèreté avec laquelle il juge à propos de détrôner Homère, même en lui donnant pour successeur le chantre immortel de *la Henriade*.

En louant M. de Belloy d'avoir osé le premier présenter sur la scène l'enthousiasme de l'amour national, il cherche quel peut être la raison qui détermina presque tous les poètes modernes à choisir constamment leurs sujets dans ces temps de barbarie où la société commençait à peine à sortir de l'enfance.

« Jusqu'à lui, dit-il, presque toutes nos pièces de théâtre dans le costume antique où les dieux méchants, leurs ministres fourbes, leurs oracles menteurs et des rois cruels jouent les principaux rôles ; les perfidies, les superstitions et les atrocités remplissent chaque scène... Comment depuis Homère tous les poètes se sont-ils servilement accordés à copier le tableau de siècle barbare ?... Pourquoi nous présenter des scélérats pour
p. 87.

des héros et nous peindre éternellement de petits oppresseurs d'une ou deux bourgades comme de grands monarques ? Ici l'éloignement grossit donc les objets plus que la nature il ne les diminue. »

Ces observations sont assurément très-ingénieuses, mais n'eût-il pas été fort aisé à l'auteur d'y répondre lui-même ? Si nos meilleures tragédies sont dans le costume antique, ne serait-ce pas en effet parce que ce costume a cent plus d'énergie, de noblesse et de couleur que le costume moderne ? Est-ce seulement au théâtre qu'on s'est fait pour ainsi dire une loi de suivre le costume antique ? Nos peintres et nos sculpteurs ne lui ont-ils pas donné la préférence aussi bien que nos poètes ? Ne serait-ce enfin qu'une vaine prévention qui nous fait trouver plus de dignité dans la robe d'un sénateur romain que dans celle d'un président à mortier, etc. ? Que la religion de l'ancienne Grèce soit insensée, absurde ou non, qui peut nier que ce soit la religion des sens, de l'imagination et par là même celle des passions, de la poésie et des arts ? S'il est vrai que ces siècles encore barbares qui ne nous offrent que des

monstres et des demi-dieux ont dû nécessairement produire les plus grandes vertus et les plus grands crimes, où le génie trouvera-t-il plus de sujets propres à exciter l'héroïsme, la terreur et la pitié ?

Il y a sans doute une grande différence entre un souverain comme Henri IV et un roi de Thèbes ou d'Argos, mais cette différence importe-t-elle beaucoup au théâtre ? Ce n'est point la puissance d'un prince, ce n'est pas sa politique dont-il s'agit, ce sont ses vertus personnelles, ses crimes ou ses malheurs dont on présente le tableau. Qu'il soit la victime du sort ou de ses propres passions, que sa chute ou son élévation agite le bonheur d'une nation entière, que sa tyrannie ou son héroïsme produise des effets terribles ou touchants, tout le reste est assez indifférents au dessin de l'artiste. Souvent même un cadre resserré fait mieux ressortir l'espèce d'intérêt que le poète peut exciter qu'un cadre plus vaste et plus étendu. Tel objet immense fatigue l'imagination bien plus qu'il ne l'intéresse, et l'effort de l'art dramatique tend surtout à concentrer l'attention, non pas l'étendre ; tant il est vrai que les plaisirs d'un esprit philosophe ne sont pas toujours ceux d'une âme vive et sensible.

Il est si certain que l'éloignement qui diminue les objets dans

p. 88.

la nature les grossit dans la perspective du théâtre que nos maîtres ont tiré de cette observation une règle du poème dramatique. « Les personnages tragiques, dit Racine dans la préface de Bajazet, doivent être regardés d'un autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect qu'on a pour les héros s'augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : *Majore longinquo reverentia*. » Il y a dans la tragédie une nature de convention qui a besoin d'être vue de loin pour nous paraître vraie, et ce n'est guère que dans les premiers siècles du monde ou dans les pays très-éloignés de nous qu'on peut placer les figures colossales qui conviennent aux tableaux de ce genre.

M. de Buffon continue : « Et que peut indiquer cette imitation, ce concours excessif des poètes à toujours présenter l'héroïsme sous les traits de l'espèce humaine encore informe ? Que prouve cette présence éternelle des acteurs d'Homère sur notre scène, sinon la puissance immortelle d'un premier génie sur les idées de tous les hommes ? Après trente siècles des mêmes illusions, ne doit-on pas au moins en changer les objets ? Les temps sont enfin arrivés ; un d'entre vous, messieurs, a osé le premier créer un poème pour sa nation, et ce grand génie influera sur trente autres siècles ; *la Henriade* sera notre Iliade, etc. »

Fausse ou vraie, il faut convenir d'abord que cette idée est grande et superbe ; peut-être même ne fit-on jamais un plus bel éloge d'Homère qu'en se plaignant ainsi de la longueur éternelle de son règne et de la puissance merveilleuse qu'il exerce encore après tant de siècles sur l'imagination des hommes. Mais pourquoi l'empire de ce génie sublime risquerait-il aujourd'hui d'être éclipsé ? Pour le XVIII^e siècle lui refuserait-il l'hommage que lui ont rendu les siècles d'Alexandre, d'Auguste, de Léon, de Louis XIV ? Est-ce donc depuis peu d'années que l'esprit humain est devenu si supérieur à lui-même ? Et *la Henriade* fera-t-elle seule ce qu'ont pu faire *l'Énéide*, *la Jérusalem délivrée* et *le Paradis perdu* ? Quelque universel, quelque éblouissant que soit le génie que M. de Buffon donne pour successeur à Homère, ne doit-il pas une grande partie des beautés de son poème à la manière heureuse dont il sut imiter le Tasse et Virgile, qui n'ont fait eux-mêmes qu'imiter Homère ? Si depuis deux siècles la

p. 89.

vérité a fait de grands progrès, la fable y gagne-t-elle beaucoup ? S'il y a infiniment plus d'art aujourd'hui dans la manière de faire la guerre qu'il y en avait au temps de l'expédition de Troie, la poésie en est-elle plus riche ? J'en appelle à tous les poètes du monde, le combat d'Ulysse et d'Ajax, d'Achille et d'Hector, quelque grossier qu'il puisse paraître aux gens de l'art, n'offre-t-il pas des situations et des tableaux infiniment plus poétiques que les savantes victoires de l'Alexandre de nos jours ? Je conclus donc qu'il ne serait pas impossible que l'on finît par ne plus aimer Homère, mais ce sera lorsqu'on n'aimera plus la poésie, et j'avouerai volontiers que ces temps de lumière paraissent moins éloignés que jamais. Cependant, monsieur de Buffon, est-il beaucoup de romans, beaucoup d'épopées où l'on trouve plus de poésie que dans votre *Histoire naturelle* ? Tant mieux, nous ne vieillirons que trop tôt ; aimons encore un peu la fable et ses doux mensonges.

Février 1777

p. 428.

- M. Sedaine, qui a toujours fait parler ses personnages avec la plus franche vérité, s'est surpassé, mais outre mesure, dans le remerciement qu'il a fait à M. Pajou, au nom des animaux de la forêt de Montbard, pour la belle statue de M. de Buffon, que ce célèbre artiste vient d'exécuter sur les ordres de M. le comte d'Angevilliers¹. Voici cette pièce vraiment curieuse.

EN LA FORÊT DE MONTBARD,
DE LA PART DES ANIMAUX DU GLOBE TERRESTRE :

« Homme Pajou ! nous te sommes bien obligés. Nous ne savions pas comment remercier l'homme Buffon de nous avoir peints ; et toi, avec ton instinct, ton ciseau et de la pierre, tu as rendu nos sentiments et sa figure ; tu as donné une idée de son intelligence aussi parfaitement qu'il a rendu la nôtre, avec sa réflexion et la plume d'un de nos camarades.

Sais-tu qu'il ne faut pas être sot pour exprimer la reconnaissance des bêtes ? Elle est pure, la nôtre, elle n'est pas comme la vôtre, toujours gâtée par l'amour-propre.

Quand nous recevons un bienfait, nous ne croyons pas l'avoir mérité.

Nous ne disons pas cela pour toi, tu dois être comme l'homme Buffon, bon et honnête. Vous auriez dû tous deux être des nôtres ; tu aurais été un lion, et lui un aigle. Adieu. »

¹ Elle est placée dans les galeries du Muséum. Sur le piédestal on lit la fameuse inscription : *Majestati natura par ingenium.*

Septembre 1777

p. 540.

- On attend avec beaucoup d'empressement un nouveau volume des opuscules de M. de Buffon, qui contiendra un système d'arithmétique morale, un traité de l'inutilité de la géométrie et plusieurs discours académiques qui n'avaient point paru¹.

¹ Ce volume n'a pas été publié.